

VEILLE

à ceux qui vont sur la mer,
et à ceux qui veillent.

Je pars de la plage de Saint Cava, la mer est basse, le ciel bleu-gris. L'île Wrac'h se détache un peu plus loin avec ses teintes blondes et vertes. Le petit phare surplombe. Blanc, il accroche la lumière.

Je traverse à pied, 20 minutes de marche, le sable est mou, épais dès que je quitte la plage. Il crisse sous mes pieds.

Je suis sur la côte nord du Finistère, l'air est frais, grand à l'intérieur. J'arrive sur l'île par le versant nord. J'emprunte le chemin bordé de ronces qui monte au phare. Je longe le jardin clos, ceinturé d'un solide mur de pierre et je pénètre dans l'enceinte du phare. J'ai les clefs, je vais ouvrir les volets et la porte de la salle d'exposition qui donne sur le jardin et sur le large.

Dans la grande pièce les sculptures sont là, elles bougent lentement dans la lumière qui inonde la pièce. Leurs mouvements lents et réguliers s'accordent à la présence de mon corps et semblent densifier l'air, déjà si particulièrement compact à l'intérieur du phare. Elles sont plusieurs à danser ainsi silencieusement. Longues silhouettes suspendues, légères ; formes coniques, un peu tubulaire, enveloppes sans armature. Les sculptures sont cousues en de grands assemblages de peaux. Les textures et les couleurs intriguent, tantôt lisses, d'autres fois rugueuses, elles semblent extrêmement fragiles et friables. La lumière traverse, elles se font membranes, elle accroche la surface, elles se font écorces, papiers. Les teintes du blanc au noir, des nuances de gris, des variations de bruns, les couleurs chatoient là où l'on devine les anciennes écailles. Ces peaux sont celles des poissons pêchés là, au large de ces côtes par les pêcheurs bretons. Lavées, séchées, cousues... Les sculptures se vêtent dès lors de tout un sédiment d'histoires, elles vibrent de ces vies contenues, appellent au mouvement, ressenti au dedans de nous. Dans différents endroits de la pièce aux murs chaulés, s'élèvent de longues colonnes d'ossements. Ce sont des arrêtes, nettoyées par la vie de la mer et blanchies à l'atelier. Successions de formes d'ivoire arrondies ou dentelées, elles relient le sol au plafond et semblent célébrer la danse des mues. Au sol, comme les restes des paillettes d'une fête, les écailles forment des tas et des archipels. Longtemps je reste là, je m'imprègne de ce qu'elles mettent si fort en présence. Je les salue à ma manière, heureuse de les retrouver. Bientôt elles s'animeront de la compagnie d'autres corps.

Je pousse le rideau qui mène à la salle de derrière. C'est l'obscurité, j'enclenche l'installation sonore et lumineuse. Je m'assois à la table. L'air ici est moite, un peu comme si on était sous la mer, dans la cabine d'un navire. Deux autres sculptures de peaux, une petite et une grande veillent dans cette pièce. Des lumières, depuis l'intérieur, les traversent, aériens êtres luminescents. Ils lévitent au dessus d'un tapis d'écaille. J'écoute, mêlée au vent qui souffle sur l'île la boucle sonore composée par Jonathan et Léo, puissant et subtil chant des profondeurs marines. Je plonge, légère, le corps pourtant stratifié d'histoires immémoriales, cousues à l'être du moment. J'ouvre le petit livre qui est proposé à la lecture dans cette salle obscure, et en attendant les visiteurs je feuillette mon journal de travail.

Journal de travail

Avril 2018 - Juin 2019

Résidence phare de l'île Wrac'h
Avril 2018

~ Je gratte toute la journée, adossée au phare, les peaux de poissons. C'est plutôt envoûtant, englobant en tout cas... les heures passent. Le paysage défile. Les matières sont belles. Notamment les peaux de lottes. Leurs formes évoquent des cartographies, des chauves-souris ou des christs en croix.

~ J'ai la sensation de travailler sur des strates de mémoires.

La mémoire organique de la peau elle-même.

Elle contient la propre vie du poisson, son âge, ses territoires, son alimentation.

Elle contient la mémoire d'une espèce, de l'évolution de la vie, des sélections naturelles.

Il y a aussi la mémoire de la pêche, de l'activité en général. De cette pêche précise aussi. Les gestes du pêcheur, ceux du poissonnier.

Puis les miens qui rejoignent d'autres mémoires de gestes... la conserverie, les ouvrières... et des techniques, venues d'ailleurs ou presque oubliées, de la tannerie de cuir de poisson.

Il y a la strate aussi des imaginaires que la mer, le poisson et la pêche charrient.

Des imaginaires qui sont aussi tissés de mémoires, de gestes répétés, de peurs ancrées, de paysages, de météorologies, de bouche à oreille.

Il y a tout ça dans les peaux, tatoué dans l'épiderme. Ça se communique

~ Je suis allée sur l'éstran enfouir des carcasses de poissons sous le sable. J'aimerais faire des colonnes en arrêtes de poissons. Je cherche les méthodes pour que la mer les nettoie.

~ Hier soir, seule sur l'île, à marée haute. La brume épaisse a englouti le paysage. J'ai écouté une émission autour de L'Odyssee d'Homère racontée par Pierre Bergounioux en nettoyant mes peaux. Dans cette ambiance la dimension intemporelle du texte, des différents mythes, événements et figures prenait une épaisseur encore plus prégnante.

La figure de Pénélope bien sûr me questionne. Cette attente, cette ténacité et cette ruse. Mais je me demande bien si c'est l'attente d'Ulysse

réellement qui la motive à ce point. Il en va aussi de sa liberté de ne pas être donnée à quelqu'un d'autre, de ne pas être embarquée dans une nouvelle vie.

C'est peut-être sans doute le plaisir d'une forme de liberté retrouvée qui la fait tenir dans cette immobilité. Et le voyage intérieur que le tissage permet. Elle aussi, sans aucun doute, a dû faire des rencontres singulières et effectuer beaucoup de déplacements. Elle a dû rejoindre Ulysse et aller en bien d'autres endroits pendant ces 20 années à terre. La place des immobiles m'intéresse. Elle est de celle qu'on médiatise rarement. Et c'est cela aussi bien sûr qui m'intéresse; les traversées invisibles, la profondeur des racines.

~ Au matin. Je regarde le paysage, les bateaux, les oiseaux. La mer est haute. J'y reviens en sensation. J'ai la forte impression d'être un point fixe dans ce paysage changeant. Identification au phare.

Il y a cette idée dans ce projet « Veille », à différents niveaux. Le titre me l'évoque. On veille quelqu'un, sur quelqu'un... on s'extrait de la situation, de la vie comme elle va. On est attentif à autre chose qu'à soi. Les perceptions plus aiguës. Et cette place qui est la mienne dans cette patiente immobilité, nettoyage et couture. Avec entre les mains ces peaux de poissons, cette matière et ses imaginaires qui évoquent la liberté, le voyage, la témérité, les aventures, les dangers.

Je n'en suis pas.

Je reste au bord.

Je veille.

Comme tant d'autres.

Il y a les immobiles, les terriens, les accrochés.

Il y a les voyageurs, ceux dont l'imaginaire les pousse à aller voir. Ceux dont les corps s'engagent. Les marins, les nomades, les explorateurs. Il y a aussi les entre-deux.

Ceux que la vie n'a pas laissé choisir. Qu'ils soient d'un bord ou de l'autre, ils sont partis. Sur la route. Dans un ailleurs.

Exilés.

L'esprit divisé. Les boussoles dérégées.

Toutes ces pensées errent. Elles se croisent les unes les autres. Elles se

rencontrent parfois sur la terre et sur les flots. Peut-être se réconcilient. Certaines appellent. Cherchent l'incarnation. Jusque du dessous des eaux.

Je pense à L'enfant de la haute mer de Supervielle. J'écoute Aller-sans retour de Juliette et je pleure.

~ Les gestes.

Prendre une peau, l'étendre sur une planche. A la lame de cutter et au couteau, racler les chairs. Dans les plus charnues, inciser d'abord au couteau pour désépaissir puis finir au cutter. Couper aux ciseaux les fibres qui restent attachées sur certaines peaux.

Retourner la peau et l'écailler minutieusement si besoin.

La plonger dans un seau d'eau. La laver au savon de Marseille, l'égoutter, puis absorber l'excès d'eau avec un chiffon.

Étendre la peau côté chair sur une planche propre. Bien aplatir. Laisser sécher entièrement. Une fois sèche si la peau s'enroule sur elle-même il faut l'assouplir en la faisant rouler entre ses doigts à l'envers.

Recommencer depuis le début.

Je fais ça toute la journée, installée dehors, face à la mer.

La tache devient addictive. J'adore détacher les chairs.

J'adore passer le savon et laver le blanc des peaux. Je m'y mets le matin.

J'y suis encore le soir.

Les gestes m'absorbent. Ils sont simples et précis.

L'utilisation du cutter maintient l'attention. Je pourrais m'ouvrir la chair des doigts aussi facilement que celle de la roussette. Mes pensées sont libres, elles semblent aller droit... elles ne font pas le ping-pong ou la roue entêtante habituelle... Il y a moins de bruit de fond.

Est-ce d'être face au large, ou est-ce ces gestes répétés qui ouvrent ainsi les directions de l'esprit?

En tout cas, je savoure ça comme des moments rares.

«Il nous faut de larges tranches de temps »

~ Ce plaisir d'inciser la chair me questionne. Je la connais de longue date.

Je travaille avec des restes d'animaux. Un travail à la chaîne.

J'accumule leurs enveloppes, je nettoie ce qui risque de pourrir.

Ça me questionne.

Je travaille sur des matières qui me semblent si vivantes, pourtant elles sont issues de corps morts. C'est le cas de toutes mes matières, animales ou végétales.

J'ai écouté le vieil homme et la mer.

Ce lien que tisse cet homme à ce poisson qu'il veut tuer est assez emblématique de cette ambivalence de l'attachement de l'homme aux animaux et de l'exercice de sa prédation.

Dans l'histoire, il est en colère et triste finalement d'avoir tué cette bête qu'il tenait en estime et dont la chair se perd... et lui avec.

Je pense souvent à l'utilisation que je fais des matières animales ces temps-ci. Pour moi il y a une véritable fascination pour ces textures et toute la charge de mémoire qu'elles contiennent. Il me semble que je travaille avec ça dans une sorte d'hommage.

Je cherche une continuité entre le vivant et le « mort ». Le dit « mort ». Je prépare ces matières animales de façon aussi à faire oublier l'animal. Je cherche dans ces textures à ce que l'on quitte l'idée du corps... J'aime brouiller les pistes. Comme dans la maroquinerie ou la bijouterie, je prépare des matières précieuses.

~J'ai pensé en marchant ce matin que j'utilisais des corps pour construire cette installation... Des corps de poissons, enfin l'enveloppe de leur corps, la chair ayant été mangée par l'homme. Je n'avais pas pensé à cela jusqu'à présent, dans cette intention d'un cénotaphe... envelopper les corps manquants dans l'enveloppe matérielle d'autres corps.

~J'ai rangé. Je pars demain.

J'ai présenté mon travail aux membres de l'association. J'ai installé ma première sculpture et un commencement de seconde enroulée sur elle-même, à peine suspendue au-dessus du sol. Elles sont belles.

Il y a effectivement cette impression d'enveloppe vide. Celle suspendue m'a fait la sensation d'une âme. Elle bougeait légèrement dans la lumière. Sylvie m'a dit que ces formes lui donnaient la sensation d'être des antennes qui captent l'invisible ; des sortes de réceptacles.

Résidence au local de la pointe, Brest .
Mai 2018

~ Je me suis installée dans le local de la maison de la fontaine. Une grande pièce blanche, carrelage et papier peint. De grandes fenêtres mais opaques. On voit le ciel tout de même, et juste de l'autre côté de la rue il y a le jardin des explorateurs avec un large point de vue sur la rade. Je commence la couture des peaux de lotte. Je cherche comment faire pour garder leurs formes, si expressives. Je vais ajourer ma couture. Je les ai installées sur mon patron, et elles me donnent l'impression de nager en banc, comme si elles voulaient s'échapper vers le haut. Leurs peaux sont très légères; on pourrait croire à des sortes de papillons.

J'écoute une émission sur Lévi-Strauss. Il parle des mythes et de la fascination qu'ils exercent sur l'Homme. Un commentateur dit que la pensée sauvage, c'est quand la réalisation de formes sensibles est un moyen de penser ; à travers le sensible il y a de la pensée directement, sans passer par des concepts.

Je me dis qu'avec ce travail, je suis dans une sorte de recherche mythologique.

~ J'écoute encore la radio en cousant. Je cherche des émissions sur la mer, des récits, des embarquements...

J'ai perdu de cette intensité de présence dans le travail en quittant le phare. La mer en arrière-fond me manque, son rythme et sans doute, surtout ces longues journées ininterrompues que permettait cette résidence insulaire. Maintenant je travaille par bribes... L'esprit butte, les préoccupations occupent. J'attrape des fragments. Notamment cette phrase de Paul Valéry dans une émission autour du cimetière marin : «L'éternité occupe ceux qui ont du temps à perdre. Elle est une forme de loisir ».

Elle me touche et me fait sourire.

Je l'envoie à ma sœur. Elle me dit que ça pourrait être un préambule à l'exposition.

À l'atelier
Septembre 2018

~ Je me suis absorbée dans la couture. J'ai rejoint le travail d'intérieur. C'est fini d'être face au large.

La machine à coudre, le fil, le patronage. Je rentre dans la forme. C'est moi qui modèle maintenant. Je tâtonne. C'est la première fois que j'utilise une machine. Je découvre un autre rythme, d'autres possibles. Je peux voir en grand. C'est un autre corps à corps qui commence. Plein de fragments mis ensemble. Mon corps, mes mains comme lien. Je suture. Peau d'âne.

~Au sol, ça s'organise. Un tapis de peaux. A chacune sa texture, sa rigidité, sa fragilité. Je cherche, incertaine, mes coutures. La machine m'aide et m'entrave. J'accepte toutes les approximations. Elles font partie de ses strates du travail.

Peu à peu je cherche la transparence des coutures. J'opte pour le nylon. Pour ce travail j'aimerais un prima de la matière et de la forme sur le geste. Le geste est là de toute façon, il a tout déterminé et imprimé minutieusement sa trace à chaque étape.

~ Je couds et les peaux se font tissus. Assemblés, ils se font enveloppes, manteaux. Seulement ce ne sont pas des vêtements pour moi. Ce sont des corps vides, des sortes de monuments, des traits d'union. Ce furent pour moi dans l'aventure de ce lent travail, des antennes, des canaux. Je pense à une émission entendue qui évoquait cette idée de Montaigne : l'artiste au travail doit se désister en tant que sujet. Il doit mettre à la place du sujet, le moi. Non pas le moi « je » mais le moi-monde », un moi poreux qui se fait accueillant à ce qui vient du monde. Dans cette tentative, les tissus de peaux ne sont pas un vêtement qui protège mais au contraire une zone élargie de porosité.

Pas une zone qui diffuse, mais une zone qui concentre, qui déplace et qui donne à entendre. Dans ce sens, je suis particulièrement touchée des contributions sonores de Jonathan et Léo ainsi que des textes de mon père.

Ils donnent à entendre encore des ailleurs ; certaines de ces couches ou de ces voix imperceptiblement en présence et auxquelles on ne sait pas prêter l'oreille. Ils donnent vie et présence à ces invisibles. Des voix sous-marines, des pensées adressées et perdues ou errantes.

~ Ce travail immobile me fait voyager. Au-delà même de ce que je pouvais pressentir.

En plus des longues heures silencieuses j'ai écouté, des jours entiers, en cousant, des histoires marines et aquatiques. L'odyssée, Le Vieil homme et la mer, La petite ondine, Ode maritime, L'enfant de la haute mer, de longs passages de Moby Dick, Vingt mille lieues sous les mers et j'arrive aux dernières heures d'écoute du magnifique roman Les travailleurs de la mer de Victor Hugo.

Que d'échappées !

Entendre l'océan dans les mots de ces magnifiques poètes, saisir quel incomparable support de vie, d'aventure, de deuil, de projection et d'imaginaire, il peut être.

Considérer sa surface, ses fonds, ses rives et ses gouffres.

L'océan bateau. L'océan séparation. L'océan voyage. L'océan tombeau.

L'océan refuge. L'océan effroi.

Voilà ce qu'en dit Victor Hugo :

« De tous les pêle-mêle, l'océan est le plus indivisible et le plus profond. Essayez de vous rendre compte de ce chaos, si énorme qu'il aboutit au niveau. Il est le récipient universel, réservoir pour les fécondations, creuset pour les transformations. Il amasse, puis disperse ; il accumule, puis enseme ; il dévore, puis crée. Il reçoit tous les égouts de la terre, et il les thésaurise. Il est solide dans la banquise, liquide dans le flot, fluide dans l'effluve. Comme matière il est masse, et comme force il est abstraction. Il égalise et marie les phénomènes. Il se simplifie par l'infini dans la combinaison. C'est à force de mélange et de trouble qu'il arrive à la transparence. La diversité soluble se fond dans son unité. Il a tant d'éléments qu'il est l'identité.

Une de ses gouttes, c'est tout lui. Parce qu'il est plein de tempêtes, il devient l'équilibre. »

~ La première restitution du travail à la Maison de la Fontaine approche. Je travaille beaucoup. Je me fais une dernière plongée. Mes heures d'atelier s'allongent jusque tard dans la nuit.

Ça m'impressionne parfois de passer autant de temps retranchée du monde, avec mes arrêtes, mes peaux de poissons et mes écailles, à la

recherche d'un je-ne-sais-quoi. Des sensations fragiles, des images entrevues dans un coin de la tête et qui s'y sont accrochées.

Des heures sans mettre le corps dehors à répéter un processus ni attendu, ni exigé par personne, sans marche à suivre. Des heures à tenter d'inscrire dans le visible des sensations abstraites.

Des heures passées pour surtout ne rien affirmer, car je n'ai rien à dire; il n'y a pas de sujet. Des heures donc à vivre avec acharnement sur un autre mode, seule et pourtant me sentant précisément accompagnée.

Hier, cousant toute la journée, le personnage de Victor Hugo, Gilliatt, absorbé dans la tâche folle de sauver un navire naufragé nécessitant un travail titanesque et périlleux en pleine mer m'a accompagné, jusqu'à ce passage que je n'ai pu que noter :

En outre, il avait autour de lui, à perte de vue, l'immense songe du travail perdu. Voir manœuvrer dans l'insondable et dans l'illimité la diffusion des forces, rien n'est plus troublant. On cherche des buts. L'espace toujours en mouvement, l'eau infatigable, les nuages qu'on dirait affairés, le vaste effort obscur, toute cette convulsion est un problème. Qu'est-ce que ce tremblement perpétuel fait ?

Que construisent ces rafales ? Que bâtissent ces secousses ? Ces chocs, ces sanglots, ces hurlements, qu'est-ce qu'ils créent ?

À quoi est occupé ce tumulte ?

Le flux et le reflux de ces questions est éternel comme la marée. Gilliatt, lui, savait ce qu'il faisait; mais l'agitation de l'étendue l'obsédait confusément de son énigme. À son insu, mécaniquement, impérieusement, par pression et pénétration, sans autre résultat qu'un éblouissement inconscient et presque farouche, Gilliatt rêveur amalgamait à son propre travail le prodigieux travail inutile de la mer. Comment, en effet, ne pas subir et sonder, quand on est là, le mystère de l'effrayante onde laborieuse ? Comment ne pas méditer, dans la mesure de ce qu'on a de méditation possible, la vacillation du flot, l'acharnement de l'écume, l'usure imperceptible du rocher, l'époumonnement insensé des quatre vents ? Quelle terreur pour la pensée, le recommencement perpétuel, l'océan puits, les nuées danaïdes, toute cette peine pour rien !

Pour rien, non. Mais, ô Inconnu, toi seul sais pour-quoi. »

Résidence phare de l'île Wrac'h
Avril 2019

~ Je suis de retour au phare, un an après. Je reprends les mêmes gestes. Je nettoie des peaux de poissons. J'ai l'envie de chercher encore un peu plus loin ce qui soutend ce travail; quels chemins me semblent justes à emprunter maintenant. Je suis loin d'en avoir fini avec ces matières et les récits induits, mais j'ai aussi besoin d'intentions, de pensées, de directions. On peut tourner longtemps en rond à répéter une pratique. J'ai la vision de l'aquarium qui me vient. Et celle du large. Il faut de l'horizon. Où regarder ?

Aujourd'hui en cherchant des choses autour de la symbolique du poisson à travers le monde, j'ai appris que cette espèce n'avait pas de paupières. Le poisson a donc toujours les yeux ouverts. De ce fait, dans de nombreux endroits, il revêt une symbolique puissante. Souvent protecteur, car il voit tout, il est aussi assimilé à l'exploration des profondeurs du monde et de l'inconscient. Voilà un guide de choix.

~ Je suis là depuis plusieurs jours. Entre vent, pluie, brume et soleil. Je répète cette expérience précieuse d'être ininterrompue. Conduite par les gestes; je veux dire domptée par la mécanique attentive du geste, je suis des fils qu'il me faut du temps pour dénouer. Du temps long, mais surtout ce mode particulier de présence au monde qui nécessite un décalage d'avec soi, une forme d'oubli. Ici, face à cette nature puissante, tout renvoie au monde et, comme en miroir, des échos au dedans semblent se faire. Une sorte d'indistinction du senti et du sentant, qui crée un profond sentiment d'unité.

~ J'avance à tâtons dans mes pensées... ou plutôt précautionneusement. C'est qu'il est délicat de chercher ce qui est du domaine de l'informulé pour soi. Il me semble difficile d'approcher sans enfermer et ce que je guette paraît tenir de l'énigme. J'écoute des gens parler de l'invisible; des anthropologues, des psychanalystes, des philosophes, des artistes... certains analysent ou observent, d'autres intuitionnent, certains croient, d'autres savent... Il y a de la poésie chez chacun.

Pour certains l'invisible est un autre réel qu'il suffit d'apprendre à voir. Pour ma part ce n'est pas tant que j'éprouve un besoin de me rendre visible de l'invisible ou de trouver des chemins opérants qui permettraient de circuler de l'un à l'autre. Il s'agit plutôt de faire mienne l'idée de non-séparation de ces deux champs et de l'imbrication du corps à ce monde qui a une profondeur intrinsèque.

Merleau-Ponty dit que derrière la montagne il y a une réserve de visible. Les choses existent toujours sur un fond. Il évoque la mélodie de la nature et nous sommes faits, selon lui, de l'étoffe de ce monde.

~ Je me suis engagée, avec ce long travail, dans une entreprise dont la portée me dépasse quelque peu, m'impressionne en tout cas. Et ce sur plusieurs plans.

D'abord il y a ces matières si fortes, dont j'ai déjà longuement parlé. Elles appartiennent à des êtres vivants que l'Homme tue en masse. Je fais partie de ces hommes.

Ces peaux qui sont des peaux.

Ce n'est pas rien.

J'en prends possession. Je les racle à coup de lames de rasoir. Je les presse, les essore, les lave, les frotte, les couds, les coupe, les perce.

Ce sont des peaux, des peaux d'êtres.

J'enlève la chair avant qu'elle ne pourrisse. Je la jette.

J'ai conscience de ça bien-sûr, de cette grande quantité de lambeaux d'animaux qui passe entre mes mains.

Que cette matière contient toutes ces vies.

Qu'elle contient aussi toute la force symbolique du poisson, ses mouvements, ses danses.

Je me demande donc où je suis avec la matière quand je la dépèce. Je me sens liée, je fais attention, tenue en respect.

Je travaille avec des matières issues du monde; avec cette chair qui est aussi la nôtre.

Je ne la prends pas pour moi. Pas pour mon usage même si ce sont mes mains qui opèrent. Elles participent à une élaboration qui a valeur de rituel ici. Elles prêtent leurs forces, leurs singulières forces. Elles les agrègent, s'unissent pour aider au passage.

Il y a aussi l'insondable puissance de l'océan.

Je travaille unit à ça, la surface et la profondeur de la mer; sa dimension ancestrale; son réservoir de forces.

Ses unions avec le vent, le soleil et l'intérieur de la Terre. Sa fluidité, ses changements et ses superpositions d'états. Sa capacité à être, à habiter et à être habité.

Mais il y a surtout cette impression tenace d'être engagée dans une forme d'hommage. De construire patiemment une forme culturelle dédiée aux disparus en mer, aux errants. Ou aux pensées errantes de ceux à terre qui cherchent ceux dont le corps leur manque.

Cette pensée revient sans cesse.

Elle s'impose, m'impose en tout cas d'y prêter gare. Et ce n'est pas simple, ça demande une adhésion, un engagement, des intentions, si l'on veut que quelque chose dans un quelque part puisse opérer.

Et les doutes aussi sont là, forts et persistants. La peur de se fourvoyer. D'esthétiser le repliement. Car le monde physique, lui est bien là indéniablement, dehors, concret, en mouvement.

~ J'y reviens.

Il y les hommes et les femmes d'actions, les sauveteurs qu'ils soient bénévoles ou professionnels, ils sont à l'affût, par beau temps ou tempête, prêts à embarquer pour secourir. Celles et ceux qui long-temps ont gardé les feux pour guider les navires.

Il y a des amis qui partent sur les zones d'exil pour aider des embarcations de fortune avant qu'elles ne sombrent en mer.

Il y a ces hommes et ces femmes qui agissent physiquement dans le présent du monde. Ils engagent leurs corps et leurs actions pour soutenir ce à quoi ils aspirent. Ils défendent ensemble ce à quoi ils tiennent.

Tous ces hommes et ces femmes veillent sur le concret du monde.

Mais il y a aussi ceux et celles qui veillent ailleurs et autrement, sur une autre couche de la réalité. Une veille immatérielle, atemporelle.

Ils tentent, comme je l'ai entendu quelque part, de réparer le tissu du monde. Ces hommes et femmes peuvent être religieux, sorciers, artistes. Qu'ils écrivent, peignent, prient ou dansent, ils ha-bitent chacun à leur manière un écart et cherchent leur propre vocabulaire.

Ils soignent les passages. En inventent les chemins.

~ Je navigue à ces frontières. Démunie face à la disparition. Immobilisée,

en manquement rituel. Comme sans doute les âmes qui errent.

Je ne vais pas sur le terrain.

J'ai envie maintenant de construire une sculpture dans laquelle on puisse entrer. S'installer à l'intérieur.

~Les viviers m'ont donné beaucoup de peaux de raies fleuries. Elles ont deux magnifiques tâches circulaires de chaque côté du dos. Ce sont des ocelles, comme peuvent en avoir les paons ou certains papillons.

On dirait des yeux ou des planètes gazeuses.

J'en ai nettoyé plusieurs dizaines d'un coup que j'ai mises à sécher.

L'herbe était constellée de ses formes énigmatiques qui semblaient me regarder.

Ça m'a saisie.

Je vais travailler ces peaux autrement que je ne l'ai fait jusqu'à présent.

Il me faut les isoler. Travailler le motif.

J'en ferai la partie supérieure de la grande sculpture.

À l'atelier
Mai - Juin 2019

~ Je me sens de plus en plus au service d'un travail. Je ne décide plus grand chose.

L'embarquement s'est fait, maintenant à l'écoute des nécessités extérieures et de la loi des matières travaillées; je navigue à vue.

Je tâche aussi de tendre l'oreille à ce qui ne se voit pas et infléchit pourtant les trajectoires.

Le temps sur l'île m'a paru trop court. À peine une forme de vastitude retrouvée, il faut s'extraire, repartir dans la vie rapide, hachée, dispersée. Les peaux de poissons deviennent mes boussoles. Elles ont regagné mon atelier.

Chaque jour, pour quelques heures, je les retrouve. Je continue le grand assemblage.

~ C'est long, des mois de travail sur la même pièce. On pourrait croire que je me fais une maison.

Ce qui est sans doute un peu le cas d'ailleurs.

Je monte, petit à petit des cloisons de séparation, un peu plus vaste que le corps humain. Ça permet de construire une chambre d'écoute, de remédier à la dispersion du senti. De construire un lieu de repos et de recueillement.

Je couds donc, semaine après semaine, et je sens que ce petit monument se peuple.

Dans l'atelier, la lumière du soir s'invite souvent et filtre à travers les parois de peaux. La maison s'anime.

~ Cette sculpture qui m'occupe est bien plus grande que les autres. Pour que l'on puisse y entrer, j'ai modifié mon patronage.

Je fais du sur-mesure, peau après peau.

Certaines me posent problème. Je m'abîme les mains et mes machines à coudre refusent parfois l'ouvrage.

Ce sont essentiellement les peaux de requins, roussettes et émissoles qui offrent une résistance. Les fils cassent, rongés par les milliers de dents qui recouvrent les peaux. Le cuir est épais et raide. Je persiste, je cherche d'autres manières. Ça me prends un temps fou. Les coutures sont gauches, élimées, irrégulières. Elles témoignent de cette bataille avec la matière.

J'accepte.

Ce sont des requins et évidemment ils sont moins dociles, tout en dents, rugueux, inhospitaliers. Mais je dois prendre soin de ces peaux aussi et leur faire une place.

Plus j'avance dans le travail et moins j'accepte de gâcher une seule peau. Comme si maintenant il y avait un pacte entre nous et que je les avais en charge.

~ La force de la portée symbolique des gestes, motifs et matières prend une importance de plus en plus forte. Souvent, j'ai l'impression de travailler autant avec le visible que l'invisible. Comme si l'un contenait l'autre. Modelant l'un on donne la parole l'autre.

Je me sens proche des arts premiers. Prise dans une médiation où la lente transformation des matières organiques semble permettre qu'affleure à la surface du réel une émanation énigmatique venue d'autres strates. Les peaux de poissons deviennent bien autre chose que de la matière morte. Elles sont surface d'échange et de passage. Sous leur fin épiderme, elles ont la même profondeur que l'océan, et comme lui, elles savent prendre part aussi au ciel.

~ La sculpture n'est pas un objet, elle n'est pas ce qui se tient devant, si on suit l'étymologie du mot.

Elle est un lieu de mémoire, un hommage, une sorte de monument dans la mesure où ce dernier permet de se souvenir.

Je sens ça maintenant avec certitude.

~Je me demande si je vais poursuivre ce projet Veille une fois cette sculpture terminée.

Parfois je me dis que je m'en tiendrai là car il m'arrive de me sentir submergée, comme engloutie par cette créature marine que je couds. Entre le Léviathan et Frankenstein. Dans le ventre de la baleine.

Puis j'arrive à me rassurer. Qu'il en soit de Jonas ou de Pinocchio qui y ont séjourné, ils en sont sortis indemnes... et transformés. Le capitaine Achab lui, est devenu fou mais parce qu'il s'est tenu dans le combat avec le poisson.

Sans doute l'embarquement n'est pas fini. Peut-être me fera t'il voyager physiquement par la suite.

Je pense à Moitessier, qui en 69 bien qu'en tête du Vent des Globes a décidé d'abandonner la course pour poursuivre seul sa navigation. Sur une vieille cassette audio qu'il a envoyé sur le pont d'un bateau on entend ses paroles:

« C'est le bruit de la mer, ça fait des mois et des mois que je l'écoute et ça me suffit. On a l'impression que c'est toujours le même bruit mais je vous assure, elle me dit des tas de choses que je commence seulement à comprendre un peu maintenant et vous voyez c'est pour ça que je continue. Et il faut aller plus loin, ça suffit pas vous voyez, il faut aller plus loin.»